

something to interest them here. I enjoyed most of them, and regret only that the first two in the book may give the misleading impression that all the others are written in language impenetrable to non-specialists.

Nashville, Tennessee.

Barbara C. BOWEN

Rossella BIANCHI, *Paolo Spinoso e l'Umanesimo Romano nel Secondo Quattrocento*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2004, XII + 216 pages et huit illustrations.

C'est à la résurrection d'un poète latin humaniste oublié que nous convie R. Bianchi. A la fin du XIX^e siècle, E. Müntz avait publié une élégie latine anonyme de 130 vers sur le transfert du sarcophage de porphyre de Constantia, fille de Constantin, ordonné par Paul II le 14 août 1467. L'examen d'un manuscrit de la British Library (Add. 25453 = L) a permis à R. Bianchi non seulement d'identifier l'auteur de ce poème important pour la topographie de Rome, mais d'en révéler une version plus longue (182 v.) amplifiée et corrigée par l'auteur, Paolo Spinoso, et de la replacer dans la production poétique de ce juriste et antiquaire romain de la seconde moitié du Quattrocento (mort en 1481), puisque le manuscrit L offre un très ample recueil, conçu pour le poète lui-même, de ses poèmes écrits entre 1460 et 1479 (presque tous en distiques élégiaques, mais avec quelques pièces hexamétriques ou sapphiques), et que R. Bianchi a complété cet ensemble par des pièces tirées d'autres manuscrits (en particulier les Vat. lat. 3597 et 3598 et le Marc. lat. XIV 266 = 4502).

Après deux chapitres d'introduction qui présentent d'abord l'élégie sur l'urne de Constantia (1467) et le manuscrit de Londres, puis les pièces qui situent l'auteur entre Rome, où il fut *scriptor* et *referendarius* au moins à partir de 1445 et jusqu'à sa mort, et le Montferrat (ses rapports avec le cardinal Teodoro et le marquis Guglielmo son frère, entre 1467 et 1472 ou peu après), R. Bianchi montre les diverses facettes de la poésie de Spinoso, avec l'édition critique (apparat critique et apparat des sources) de nombreux poèmes : les pièces d'inspiration religieuse (une passion du Christ avec des accents antijuifs ; de nombreux poèmes à la Vierge, en particulier pour Notre Dame de Loreto, Santa Maria della Consolazione et Santa Maria del Popolo, une vie de saint Jérôme, une épitaphe de sainte Monique et trois hymnes sapphiques dans une tradition établie par Prudence, qui traverse tout le moyen âge) ; des pièces d'inspiration classique qui célèbrent notamment Quintilien et Silius Italicus (en hexamètres, bien entendu !) et une longue élégie sur la louve et la fondation de Rome ; des poèmes d'actualité sur le naufrage de Rodrigue Borgia (septembre 1473), l'assassinat de Galéaz Marie Sforza (26 décembre 1476) ou la controverse sur Aristote et Platon (contre Georges de Trébizonde) ; des poésies légères de tons et de thèmes très variés (poésie animalière, description de villa...). Les poèmes funéraires tiennent aussi une grande place dans ce recueil : on y voit toute une galerie des personnages politiques du temps, mais aussi les amis et connaissances du poète, des épitaphes littéraires (par exemple celle de Laure) ou d'animaux, et des plaintes funèbres. Spinoso s'intéresse aussi aux œuvres d'art (par exemple une médaille de Pie II par Andrea Guazzalotti) et artistes de son temps,

en particulier graveurs et sculpteurs (Cristoforo di Geremia de Mantoue...) et il offre plusieurs témoignages sur des collections d'antiquités et d'œuvres d'art. Enfin, à côté de l'élégie sur l'urne de Constantia et des poèmes qui lui sont liés et au-delà de l'intérêt archéologique et topographique d'une œuvre qui s'intéresse aux monuments de la Rome antique et aux interventions édilitaires de Paul II et Sixte IV, Spinoso exprime un sentiment personnel d'indignation devant l'abandon et le pillage des ruines romaines.

Globalement, la poésie latine de Spinoso, dans une diversité foisonnante dont mon analyse a essayé de rendre compte, manque parfois du dernier coup de lime et elle est plus à l'aise dans les pièces légères ou de circonstances que dans les grands morceaux solennels. En appendice (pp. 183-196), R. Bianchi donne la liste complète des poèmes contenus dans le manuscrit de Londres, avec l'*incipit* et l'*explicit* et une analyse quand la pièce n'a pas été éditée dans le corps du livre. S'ajoutent, outre une riche bibliographie de onze pages, huit illustrations de manuscrits, dont deux en couleur, et un index des noms et des *notabilia* indispensable dans ce type d'ouvrage.

R. Bianchi a fait un gros travail de décryptage des sources littéraires qui met en évidence une vaste culture classique: Spinoso connaît très bien Virgile, Ovide, Lucain, Stace, Silius Italicus, mais aussi Propertius, Valerius Flaccus, Martial, Claudien et quelques autres. Mais c'est peut-être sur ce point qu'on pourrait aller plus loin. D'abord, en ajoutant quelques références. Je ne m'arrêterai qu'aux vers 37-41 de l'*Oratio urne* (pp. 164-165): au v. 37, aucune référence classique n'est donnée pour la clausule *moenia Romae*, peut-être parce qu'après Virgile (*Aen.* 1,7) elle est trop souvent reprise (Lucan., Stat., Sil., Prud. ...). Au v. 39, pourquoi ne citer que Stat. *Theb.* 11,319 pour la clausule *culmina montis*, alors qu'on la trouve aussi en 3,633 et en *silu.* 1,1,59, chez Sen. *apocol.* 15,7, Val. Fl. 4,260... et dans une inscription romaine du pape Damase retrouvée par M. Vegio (Ferrua 3,6)? Au v. 41, la fin d'hexamètre *post terga reliqui* peut être rapprochée de Iuu. 13,16 *post terga reliquit* et Sil. 16,355 ou 396 *post terga relinquit*. Je n'insisterai pas sur ce point: personne ne peut prétendre à l'exhaustivité dans ce type de travail et il faut rendre grâce pour tout ce qui a été trouvé (en l'occurrence, le travail de R. Bianchi est considérable) avant d'apporter quelques compléments. Ce qui me gêne davantage, c'est que l'*apparatus fontium* ne distingue pas les vraies sources des simples parallèles ou expressions devenues banales dans ce que j'ai appelé ailleurs la *koïnè* poétique, ou des rencontres fortuites. L'attaque d'hexamètre *Post mihi* (p. 153, v.7) est-elle vraiment empruntée à Verg. *Aen.* 1,136 (de même pour la fin de pentamètre *nostra uident* p. 156, v. 28 et Ov. *epist.* 6,72). Et je ne comprends pas pourquoi p. 134, v. 1, l'attaque d'hexamètre *Quid referam* est rapportée à Ov. *ars* 1,255, alors que p. 170, v. 109, la même expression en même position métrique n'est pas relevée dans l'*apparatus fontium*.

Je ne m'attarderai pas sur cette critique mineure et ne relèverai pas quelques fautes d'accent dans les références françaises, car ce beau livre a le grand mérite de faire découvrir non seulement un poète jusque là quasi inconnu, mais encore bien des aspects de la Rome du second Quattrocento. J'attends avec impatience l'édition complète, et je l'espère commentée, de toute l'œuvre poétique de Spinoso: le choix de poèmes édités et étudiés par R. Bianchi est très large, mais on aimerait avoir la totalité de l'œuvre d'un témoin aussi attentif de la vie culturelle

et politique de son temps, ainsi que des transformations de la ville de Rome sous Paul II et Sixte IV.

Aix-en-Provence.

Jean-Louis CHARLET

Leon Battista ALBERTI, *Avantages et inconvénients des lettres*, traduit du latin par Christophe Carraud et Rebecca Lenoir, présentation et notes de Ch. Carraud, préface de Giuseppe Tognon, collection « nomina », éd. Jérôme Millon, Grenoble, 2004, 231 p. (édition bilingue)

Voilà de nouveau la preuve de la belle ouvrage publiée chez Jérôme Millon : une élégante édition bilingue de l'opuscule d'Alberti *De commodis litterarum et incommodis*, en forme de féroce clarification du statut social du lettré à l'aube du XV^e siècle (vers 1428-1432). Ce statut social est simplement nul : l'intellectuel est un inadapté social promis à un destin catastrophique, voilà ce qu'analysent impitoyablement les neuf dixièmes du texte ; aucun espoir de plaisir, d'honneur, ni de richesses pour ceux qui embrassent la difficile carrière des lettres mais douleur, pauvreté et mépris assurés. S'il advenait qu'un peu de profit matériel ou symbolique se dégage de l'activité intellectuelle, ce ne serait que par la « sottise de la Fortune » ou par l'effet de la malversation de certains lettrés, incapables d'accepter leur condition. Car telle est la leçon du texte, conçu pour être utile aux lettrés (*Velim tamen in eam partem nostra dicta prodesse studiosis... VI, 5*) : il faut accepter cette condition sociale sans tourner le dos au monde (pas de *vita contemplativa* à l'horizon), sans espoir de rémunération dans l'au-delà (pas d'horizon transcendant dans un texte résolument laïc), sans même l'espoir d'une véritable utilité pour la chose publique (V, 29) ; l'analyse est menée au ras de la psychologie des foules, au moyen d'une satire souvent violente, et elle consiste à élaborer le prix à payer pour accéder à la vérité et à la simplicité, les piliers de la vertu vers laquelle doit être tournée la vie du lettré. Un destin difficile mais un destin à assumer en toute connaissance de cause, sans échappée métaphysique, ni espérances matérialistes. Aucun idéalisme donc dans ce que Giuseppe Tognon qualifie à juste titre dans la préface de « réalisme humaniste », mais aucune concession non plus : les lettres sont des choses « bonnes en soi », l'intellectuel tout méprisé qu'il est (et devant travailler à le rester) est – à condition qu'il ne cherche pas à démentir l'image que la société lui renvoie – un être supérieur, le seul qui, à ne faire aucun compromis avec la fortune, puisse prétendre à la sagesse.

Livre terrible pour les intellectuels qu'étaient les humanistes en 1430 mais que nous sommes aujourd'hui au même titre, c'est-à-dire ne pouvant plus faire le choix de la vie contemplative et devant rendre des comptes à la société qui nous scrute pour évaluer notre degré de rentabilité – c'est clairement à eux et à nous que ce livre est adressé. La réponse d'Alberti à l'acte d'accusation social est cinglante : pas de rentabilité envisageable (VI, 6), pas même de justification à donner mais une autre image de l'homme dont les ambitions intellectuelles sont inversement proportionnelles aux ambitions sociales ; cette image ne se construira que dans la conscience d'une communauté, tout d'abord familiale (le livre s'ouvre et se referme sur une adresse au frère) et, deuxièmement, celle plus hypothétique que pourraient former les intellectuels au sein de la société.